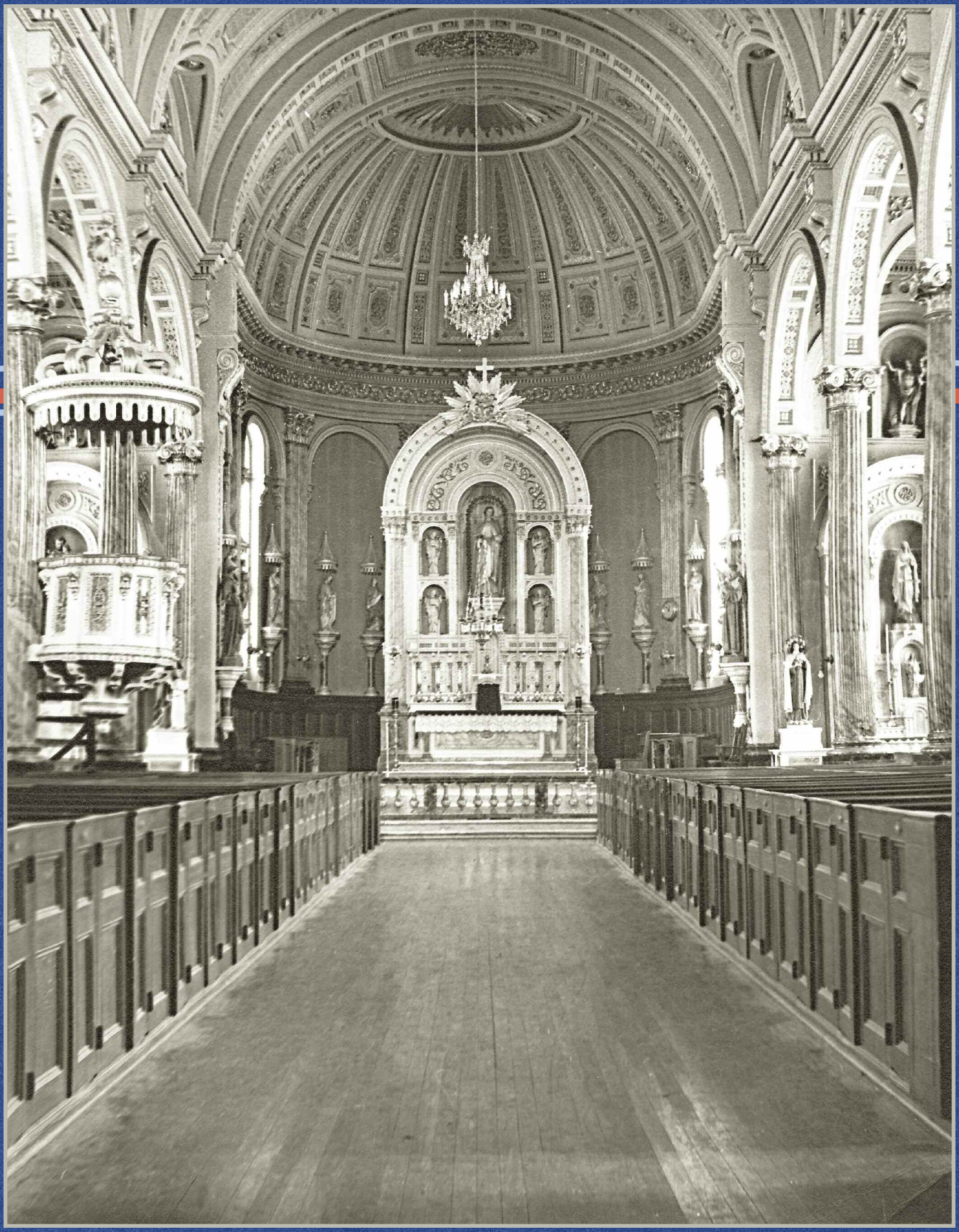
2 La vie religieuse et paroissiale



L'intérieur de l'église avant les réparations de 1928

Photo de Gérard Massé

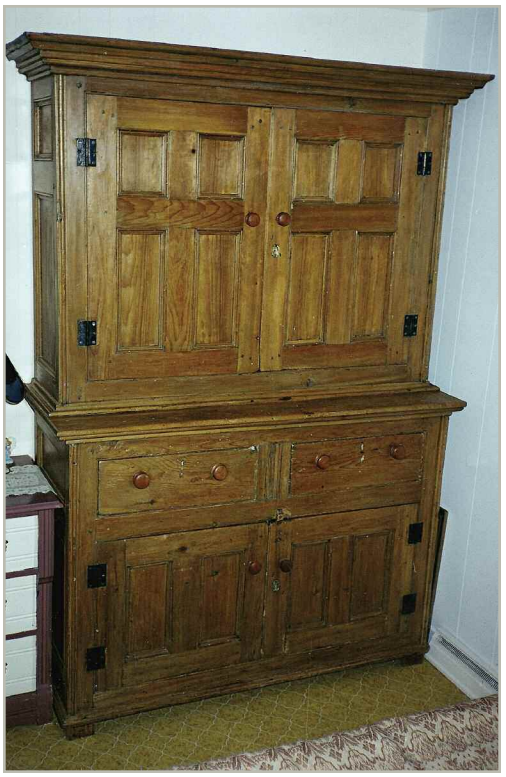
Dès leur arrivée à Sainte-Marthe en 1831, les premières familles doivent se rendre à l'église de Rigaud, en passant par des chemins impraticables une grande partie de l'année, pour pouvoir assister aux offices religieux. C'est avec détermination et sacrifices que les pionniers veillent à construire un lieu de rassemblement où ils pourront accomplir leurs devoirs religieux.

Les premières églises

Selon le recensement de 1851, les Irlandais et les Canadiens français, qui représentent 90 % de la population de Sainte-Marthe, sont de religion catholique romaine tandis que les Anglais sont protestants. Chacun de ces groupes bâtit une petite chapelle avec le peu de moyens financiers qu'ils ont à l'époque, les catholiques en 1843, puis les protestants en 1856.

Le presbytère-chapelle (1838–1843)

L'histoire religieuse de la paroisse de Sainte-Marthe commence véritablement autour des années 1835, alors que les prêtres de Rigaud, en particulier le curé Jacques-Janvier Vinet-Souligny, répondant aux désirs des défricheurs des rangs de Saint-Henri et de Saint-Guillaume, se rendent à diverses occasions dans un endroit central de ces rangs pour célébrer la messe. Il est courant que ce soit dans des maisons privées. Francis Madden, résident de Sainte-Marthe, accueille avec une grande joie le curé et les paroissiens dans sa maison située au 476, rue Principale. François Rouleau a aussi l'honneur de prêter sa maison pour les offices religieux catholiques. Cette paroisse est donc née de cet esprit de foi en Dieu des premiers venus. Les Irlandais y ont grandement contribué, car ils se réjouissent de pouvoir assister à la messe sans être obligés de se cacher pour échapper aux persécuteurs.



C'est sur cette armoire, longtemps conservée par Marguerite Monaghan, qu'est célébrée la première messe.

Collection privée

La porte de l'ancien tabernacle de l'autel central représentant le « Bon pasteur » aurait été sculptée dans les ateliers de François Archambault entre 1867 et 1872. Elle est en pin doré.

Photographe : Yvon Latreille, X973.1138, Collection du Musée régional de Vaudreuil-Soulanges.

En 1838, les colons des rangs Saint-Henri et Saint-Guillaume de Sainte-Marthe, qui font alors partie de la paroisse de Sainte-Madeleine-de-Rigaud, envoient une demande pour ériger ces rangs en paroisse. Mgr Lartigue donne son approbation le 28 septembre 1838. Le presbytère-chapelle est donc construit sur le lot no 367 donné par James Madden, en attendant que les moyens financiers des gens leur permettent de construire une église. L'édifice mesure 65 pieds de long sur 35 pieds de large et a 10 pieds de haut. Il est assis sur une fondation de six pieds de haut dont trois pieds hors de terre. Il possède une cheminée à l'un des pignons et la masse dans l'autre pignon pour une autre cheminée, si nécessaire. Cette maison très modeste, sans décoration, est divisée en deux étages; la chapelle occupe le rez-de-chaussée tandis que le curé loge à l'étage.

Du côté est, on aménage un cimetière où les premiers défunts dormiront leur dernier sommeil à l'ombre du presbytère-chapelle.

Le 11 mars 1841, des syndics sont nommés pour surveiller ces travaux et percevoir les fonds pour l'église, la sacristie, le presbytère et les autres dépendances. Il s'agit de Joseph Cyr, Antoine St-Denis, Octave Farand et Joachim Richer. Sa bénédiction, et celle du cimetière adjacent, a lieu le 26 octobre 1843 en présence de plusieurs prêtres des paroisses voisines et de tous les fidèles de la paroisse. C'est ce même jour qu'a lieu l'élection des trois premiers marguilliers de la fabrique de Sainte-Marthe : James McDonnell, André Poireaux et Félix Ladouceur. Alexis-Jessé Martineau, vicaire de Rigaud, vient y célébrer les offices religieux.

Nos registres s'ouvrent

Le 21 janvier 1844, la cloche de la chapelle sonne pour le premier baptême, celui du petit Procule Alphonse Bélanger, né le 15 janvier, fils de Placide Bélanger et de Victoire Séguin. La même journée, le vicaire Alexis-Jessé Martineau célèbre les premières funérailles, celles d'un enfant de 2 mois décédé le 18 janvier, Joseph Parent, fils de François Parent et d'Hélène

Dubois. Quelques mois plus tard, le 15 avril, la cloche retentit de nouveau à toute volée pour marquer la joie du premier mariage. Ce jour-là, Jean-Baptiste Massie, un jeune menuisier, fils de Jean-Baptiste Massie et d'Angélique Dumoulin, épouse Julie Couturier, fille d'Hubert Couturier et d'Ursule Loiselle.

Une première visite épiscopale

Pour la première fois à Sainte-Marthe, les paroissiens reçoivent, le 30 juin 1846, Mgr Jean-Charles Prince, évêque de Martyropolis, coadjuteur de l'évêque de Montréal et délégué de Mgr Bourget, pour la visite canonique. C'est un grand jour pour la paroisse. À cette occasion, il approuve et bénit les croix et les images d'un chemin de croix qui seront placées dans la chapelle. Ce sont les premières et les seules décorations de cette chapelle. Il ordonne aussi aux marguilliers de la fabrique de faire l'achat de biens servant au culte : un ciboire, un bénitier, un encensoir, deux aubes, trois surplis, une nappe d'autel, trois linges sacrés et un missel.

Marcher au catéchisme

Lors de cette première visite épiscopale, 128 enfants reçoivent le sacrement de confirmation. Au préalable, ces élèves devaient marcher jusqu'au village le samedi, durant plusieurs semaines, pour rencontrer M. le curé. Celui-ci les informait de l'importance de ce sacrement et les autorisait à le recevoir, après avoir évalué leurs connaissances religieuses reçues à l'école du rang.

On peut s'imaginer la joie et la fierté des parents, des enseignants et de M. le curé, de constater que ces 128 enfants sont suffisamment instruits dans cette religion catholique pour être confirmés par Mgr Jean-Charles Prince. Par la suite, les élèves marcheront au catéchisme avant la communion solennelle, la cérémonie de renouvellement des vœux du baptême.

Cette statue de saint Joseph est un don des paroissiens de Sainte-Marthe, en reconnaissance pour sa protection durant la Grande Guerre 1914-1918.

Photographe inconnu, 2003-16-115-22-01, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

Le décret d'érection de la paroisse, le 27 septembre 1846

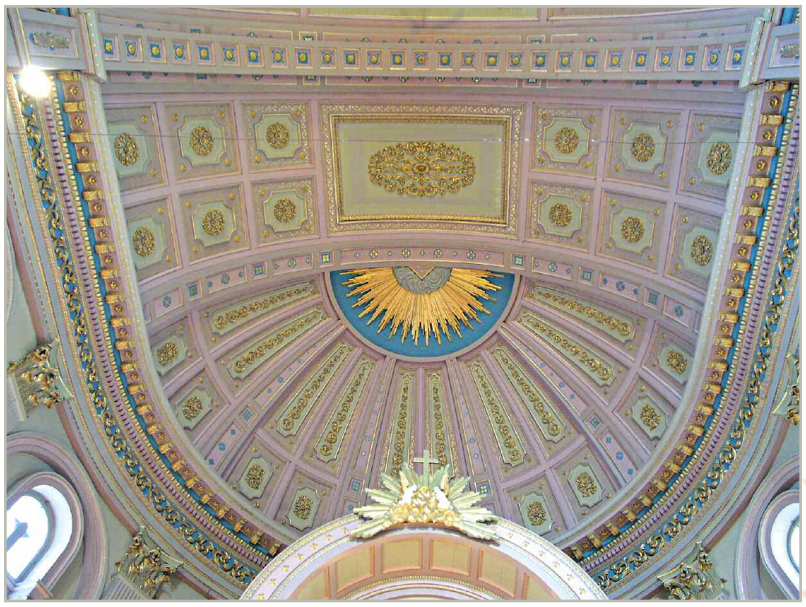
Le 6 août 1846, les syndics demandent à Mgr Ignace Bourget, qui avait succédé comme évêque de Montréal à Mgr Lartigue, que le lieu connu sous le nom de Sainte-Marthe soit détaché de la paroisse de Sainte-Madeleine-de-Rigaud pour être érigé en une paroisse autonome. Le décret de l'érection de la paroisse, signé le 27 septembre 1846, reconnaît la fabrique comme administrateur de ses biens. Une nouvelle étape commence donc pour les paroissiens de Sainte-Marthe lorsqu'ils accueillent leur premier curé résident : l'abbé Alexis-Jessé Martineau.

C'est lui qui jette les bases d'une toute nouvelle vie paroissiale autour du presbytère-chapelle dédié à sainte Marthe, dont la fête est célébrée le 30 juillet, tous les ans.

La bénédiction de la cloche en 1851

C'est jour de fête, le 20 mars 1851. Autour de personnalités importantes pour l'histoire des paroisses sœurs de Sainte-Marthe et de Rigaud, l'abbé Paul-Loup Archambault, vicaire général et curé de la paroisse de Vaudreuil, bénit la première cloche de la nouvelle paroisse de Sainte-Marthe, une cloche de 535 livres. Celle-ci est baptisée « Cécile, Catherine, Scholastique, Marie-Charlotte : Cécile en l'honneur de Dame Cécile Fournier, mère de Stephen Fournier, écuyer, juge de paix et agent du seigneur Marie-Charlotte de Lotbinière; Catherine en l'honneur de Dame Catherine Desaultels, épouse d'Antoine Charlebois, écuyer; Scholastique en l'honneur de Dame Scholastique Séguin, épouse de Calixte Thauvette, marchand de Sainte-Marthe, et Marie-Charlotte en l'honneur du seigneur de la seigneurie de Rigaud, Marie-Charlotte de Lotbinière.

Les catholiques de Sainte-Marthe vivront les grands moments de leur vie, qu'ils soient heureux ou très tristes, au son de cette cloche. Elle signalera la venue d'un nouveau-né ou un mariage. Elle sonnera différemment pour annoncer un deuil dans la paroisse. Elle viendra ponctuer le quotidien, dans tous les rangs,



Décor sculpté de la voûte du chœur

Photographe inconnu, 2003-16-115-47-05, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

en annonçant l'angélus le matin, le midi et le soir. Elle sonnera l'alarme lorsqu'un incendie ou tout autre désastre surviendra. Cette cloche devient en ce jour un moyen de communication, et même éloignés les uns des autres, les paroissiens ne se sentiront plus isolés.

La criée

À la porte de l'église, le dimanche et les jours fériés, les gens venant de tous les coins de la paroisse aiment se rencontrer pour causer un brin. On s'informe de la parenté et des absents, on cherche à savoir pour qui les cloches ont sonné, puis les paroissiens se dirigent instinctivement vers la tribune du crieur

La tribune du crieur public près de l'allée menant au parvis de l'église

Collection de Heather Farmer-Bertrand

public qui annonce les événements de la semaine, soit les réunions du conseil municipal, de la fabrique et de la commission scolaire ou les élections, etc. Lorsqu'on bâtit les écoles, c'est le crieur public qui annonce l'ouverture des soumissions. Il vend aussi aux enchères certains biens, certaines marchandises pour des particuliers. Le premier crieur public connu est François Rouleau, en 1850, et le dernier se nomme Jean-Baptiste Massé. Pendant de longues années, ce dernier symbolise parfaitement le crieur public et l'encanteur.

L'église protestante

Les protestants bâtissent aussi leur église. James Park, membre de l'Église anglicane, achète, le 19 septembre 1856, la terre n° 476 de Saint-Henri Nord. Peu de temps après, il en donne une partie pour bâtir l'église, à la condition que le terrain revienne à la famille Park lorsqu'elle ne desservira plus les fidèles. Toutes les familles méthodistes ont laissé leur travail quotidien pour construire cette église. Ils reçoivent le service dominical pour la première fois un jour d'Action de grâces.

L'église de Saint-Henri, la plus petite église méthodiste de la région, est desservie par un prédicateur résidant à Coteau-Landing, le révérend George Case. Il parcourt les dix-huit milles qui séparent les deux villages en buggy ou en traîneau, selon la saison. Il a coutume d'arriver le samedi après-midi et réside jusqu'au lendemain chez une famille qui l'a invité. Après le service du dimanche matin, il continue la route vers l'église de Saint-Charles pour une rencontre en après-midi. Selon la tradition, pour recevoir la communion à l'église, une fois par mois, les fidèles devaient avoir leur médaille. Cette médaille pouvait leur être enlevée si leur conduite n'était pas conforme aux exigences de leur religion. Durant le service, on chante des cantiques accompagnés de l'orgue.

L'église est démolie en 1930 et James Park vend le terrain à Edmond Asselin en 1952. Les fidèles de cette communauté iront dorénavant à l'église de Saint-Charles ou d'Hudson.

La deuxième église catholique

Puisque le presbytère-chapelle est une construction temporaire, il faut sérieusement songer à construire une nouvelle église, plus grande et mieux adaptée aux nouvelles conditions de vie de la communauté, et permettant d'accueillir le nombre croissant de paroissiens. Les paroissiens veulent une église au moins aussi grande et aussi bien organisée que celle des paroisses voisines.

La construction d'une nouvelle église (1862–1866)

Dès le 2 janvier 1857, les paroissiens demandent à Mgr Bourget la permission de construire une église, une sacristie et un presbytère. Mgr Bourget délègue Mgr Hippolyte Moreau, chanoine de la cathédrale, pour venir étudier la situation et faire ses recommandations. Considérant le plan détaillé que Mgr Moreau envoie le 11 mars 1857 aux pétitionnaires en leur annonçant que leur demande est accordée, Bourgeau, architecte et conseiller attitré de l'évêque, doit accompagner le personnel de l'évêché pour juger de la qualité du terrain de l'église. Mgr Moreau précise, entre autres, qu'une partie de l'église doit être placée dans le cimetière actuel et que l'autre partie doit être en avant du cimetière, qu'elle doit avoir 130 pieds de long sur 60 pieds de large, que les murs doivent faire 30 pieds de haut. La sacristie, placée en arrière de l'église, doit avoir 40 pieds sur 30, avec une hauteur proportionnée. Le revêtement extérieur doit être en pierres. Le presbytère doit être placé au sud-ouest de l'église, fait en briques posées sur de bonnes fondations en pierres, de 46 pieds de long sur 36 pieds de large. Mgr Bourget accorde la permission et approuve les plans proposés pour les nouvelles constructions.

Date gravée au-dessus des portes centrales.

Photographe inconnu, 2003-16-115-47-08, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

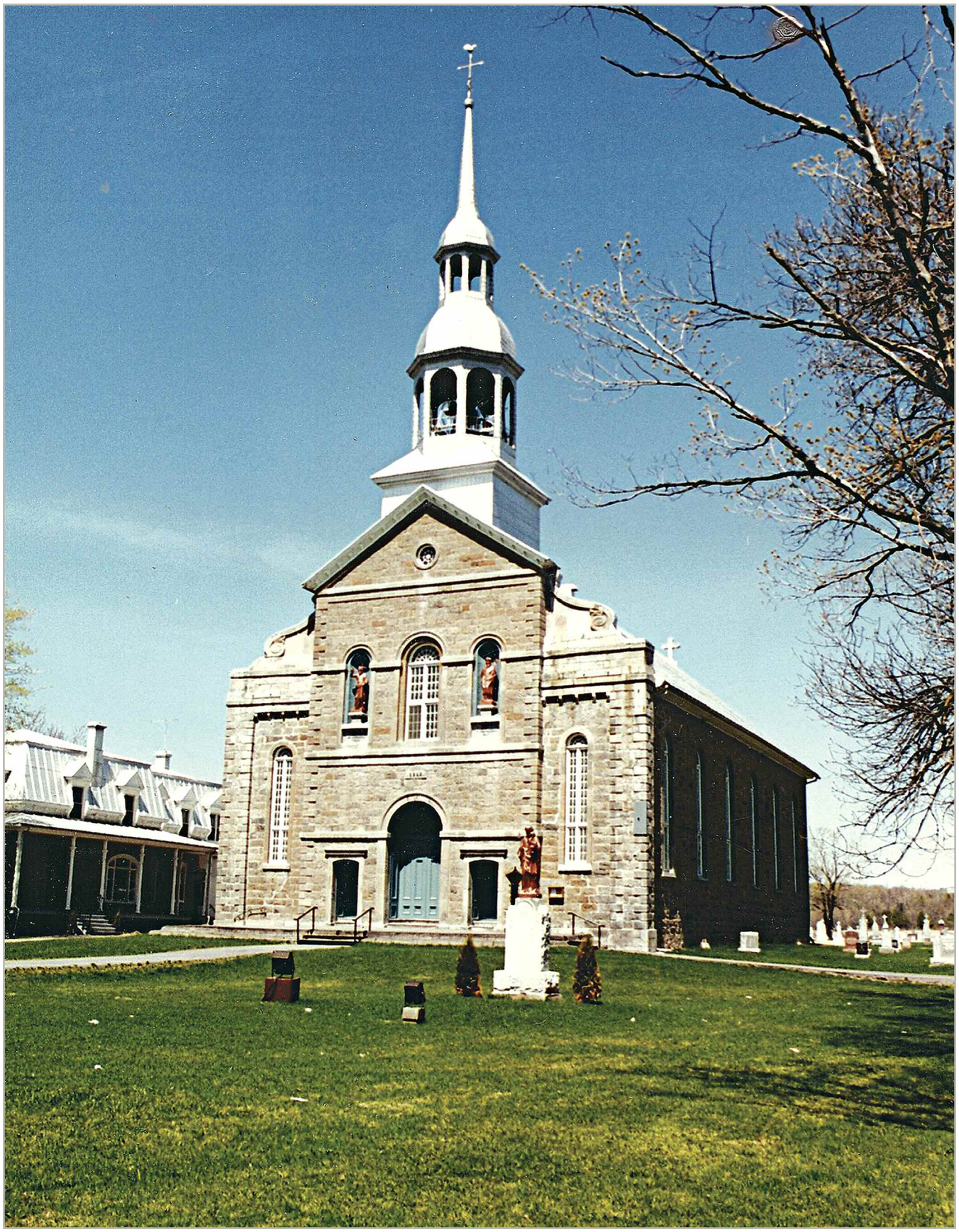
L'architecte Victor Bourgeau

Victor Bourgeau est l'architecte désigné pour la construction de l'église. Né le 26 octobre 1809 dans le village de Lavaltrie, il

PAGE SUIVANTE :

La façade romaine conçue par l'architecte Victor Bourgeau

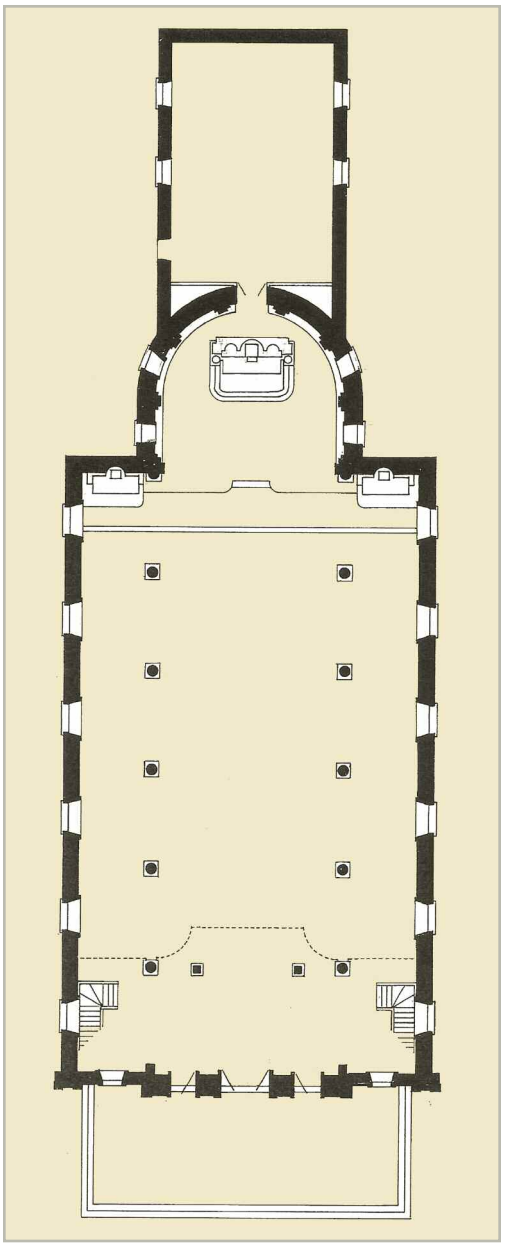
Collection de Heather Farmer-Bertrand



apprend de son père le métier de charron. Durant les années 1820, on le retrouve apprenti menuisier et charpentier pour son oncle et homonyme sur les chantiers de construction de sa région. On raconte que Victor Bourgeau fait la connaissance, vers 1830, d'un artiste italien (vraisemblablement Angelo Pienovi) qui offre de lui enseigner tout ce qu'il sait sur le plan artistique en échange d'un abri et de la nourriture. Il l'incite d'ailleurs à lire Vignole. Victor Bourgeau s'imprègne littéralement de l'esprit de l'architecture fondée sur Vignole, tandis que son stage de formation chez John Ostell, un architecte anglais très connu à cette époque, lui apporte les connaissances nécessaires pour l'aspect technique de l'architecture. Voilà pourquoi Bourgeau devient ensuite sculpteur et architecte. Sa première œuvre est l'ancien escalier de bois de la chaire de Notre-Dame de Montréal, en 1844. Mgr Bourget projette en 1852 la reconstruction de la cathédrale Saint-Jacques à Montréal, sur le modèle de la basilique Saint-Pierre de Rome. Bourgeau est envoyé à Rome en 1857 afin d'étudier et de mesurer la basilique Saint-Pierre. Il n'y demeure que 15 jours, réalisant rapidement que l'œuvre dirigée par Michel-Ange ne peut se réduire et qu'il ne peut, à cette époque, disposer ni des matériaux nécessaires, ni des ouvriers spécialisés pour réaliser une telle commande. Ce moment marque cependant un tournant important dans sa carrière d'architecte, car il réalise qu'il veut créer un style québécois avec les moyens financiers et les matériaux disponibles.

Victor Bourgeau devient le conseiller habituel de l'évêque de Montréal, Mgr Bourget, et son bras droit en matière d'architecture. Bourgeau est reconnu pour son côté pratique et imaginatif, il peut autant faire de très grandes réalisations et des églises plus modestes. Il tire parti de tout, alliant l'élégance à la simplicité, la solidité à l'économie. Mgr Bourget a donc trouvé un architecte qui peut fournir des plans simples, faciles d'exécution dont les devis ne sont pas compliqués à établir. Il dispose d'un nombre restreint de plans d'église et les applique à la grandeur du diocèse de Montréal. Bien que l'on reconnaisse son style, chaque église qu'il conçoit est unique.

Entre 1849 et 1888, Bourgeau produit un nombre impressionnant d'églises à travers tout le Québec : Trois-Rivières, Montréal,



L'église de Sainte-Marthe est construite selon un plan récollet. Ce plan reproduit à l'échelle permet de voir la nef rectangulaire qui s'ouvre sur un chœur en hémicycle plus étroit qui accueille le maître-autel, deux autels latéraux situés de chaque côté du chœur, l'emplacement de la balustrade, les dix colonnes de la nef et les deux colonnes du jubé, les escaliers pour monter au jubé et en pointillé, le tracé du jubé.
Dessin de l'architecte Peter Lanken, 9 juin 2009.

Saint-Benoît, Saint-Hyacinthe, Lavaltrie, L'Assomption, etc. Dans la région de Vaudreuil-Soulanges, il fait les plans de la première église de Coteau-du-Lac, de Saint-Joseph-de-Soulanges et de celle de Sainte-Marthe. Victor Bourgeau est mort le 1er mars 1888, avant l'achèvement des travaux de la Cathédrale Saint-Jacques (Marie-Reine-du-Monde).

La formation du syndic, 1859

Nous pensons que Victor Bourgeau faisait partie de la délégation envoyée par Mgr Bourget pour étudier la situation. Bourgeau opère à sa façon habituelle. Dès que Mgr Bourget approuve les plans, il envoie par courrier un boîtier métallique contenant quatre ou cinq dessins architecturaux sur lesquels on peut retrouver assez d'informations pour construire l'église. L'expertise de Bourgeau est mise en évidence dans l'église de Sainte-Marthe, par la maîtrise de la tradition québécoise qu'il marie aux principes de l'architecture classique à tendance baroque, et ce, tout en respectant les proportions. Le style qu'a créé Victor Bourgeau pour ses façades est simple. Il dessine un corps central percé de trois portes, d'une fenêtre et de deux niches, le tout surmonté d'un fronton triangulaire. Pour la paroisse de Sainte-Marthe, il choisit un clocher typique, de plan octogonal à deux tambours superposés et surmontés d'une flèche. C'est presque là une signature de Bourgeau.

Pour une raison que l'on ignore, certains corps sont demeurés dans le caveau, comme en font foi ces trois pierres tombales : celle de Marguerite Murphy, décédée en 1857, celle d'un enfant dont les initiales sont M.D. et celle de Catherine Madden, fille de Francis et Marguerite Murphy, décédée en 1846.
Collection de Peter Lanken

Dans le respect de la tradition locale, il attribue à l'église un plan récollet, c'est-à-dire un plan rectangulaire avec un sanctuaire semi-circulaire. Le plan intérieur est composé d'une nef à trois vaisseaux avec une voûte en arc plein cintre. Pour les colonnes, il adopte l'ordre architectural composite, d'origine romaine, dont le chapiteau combine les volutes et un rang seulement de

feuilles d'Acanthe. C'est probablement la seule église à avoir seulement une seule rangée de feuilles d'Acanthe au Québec. Ces éléments sont coordonnés avec une rigueur géométrique très évidente à Sainte-Marthe, comme partout ailleurs.

Dès la réception de ces plans, on procède à l'élection de syndics qui auront pour tâches principales de surveiller les travaux de l'église, de la sacristie et du presbytère. Les syndics sont spécialement mandatés pour percevoir et administrer tous les fonds nécessaires à la réalisation de ces projets. Les élus sont Antoine St-Denis, Joseph Cyr, Patrick Burne, Joachim Richer et Octave Farand. Ils doivent d'abord résoudre deux problèmes sérieux : le manque d'argent et le fait que l'emplacement de la nouvelle église se trouve en grande partie dans le cimetière.

Les syndics doivent avant tout obtenir des marguilliers de la paroisse et du curé, l'abbé Fortunat Aubry, lors d'une assemblée tenue le 1er janvier 1860, la permission d'emprunter l'argent de la fabrique. Ils demandent ensuite, par mode de requête datée du 21 novembre 1860, à Mgr Ignace Bourget et au juge J.A. Berthelot, de permettre l'excavation des fondations de l'église, dans le cimetière de la paroisse de Sainte-Marthe, et d'ordonner l'exhumation des corps pour qu'ils soient inhumés dans une autre partie du cimetière. Mgr Bourget et le juge J.A. Berthelot acceptent le jour même, de façon à ce qu'à la fin du printemps suivant, le 5 juin 1862, M. François-Xavier Lahaie puisse procéder à l'exhumation et à l'inhumation immédiate de soixante-quinze corps.

La construction du presbytère (1859–1861)

Les syndics procèdent d'abord à la construction de la partie avant du presbytère actuel. C'est un édifice de 45 sur 36 pieds approximativement, fait de briques, aujourd'hui recouvertes d'un crépi de ciment. La construction débute en 1859 et s'achève en 1861 malgré quelques problèmes survenus entre les syndics de la paroisse et les entrepreneurs, les frères Michel et Jean-Baptiste Desjardins. Le 25 mai 1861, Victor Bourgeau est venu s'assurer que les travaux ont été bien faits, comme en fait foi un reçu de

Le presbytère vers 1914

Collection de Heather Farmer-Bertrand

10 $ qu'il a émis aux syndics de la paroisse. Le 26 avril 1863, les marguilliers décident de construire une étable, une écurie et autres dépendances. À l'origine, le presbytère est muni d'un toit à pignon, mais ce dernier est transformé en 1887 en toit à la Mansard ou toit français. Vers 1940, le curé Donald McDonald ajoute à la partie arrière du presbytère un solarium au deuxième étage.

Le début des travaux de la construction de l'église en 1862

Dès 1862, les fondations de l'église sont achevées et sa structure prend forme; les menuisiers et maçons s'affairent à donner corps à cette bâtisse qui deviendra le centre du village de Sainte-Marthe.

L'entrepreneur, Jean-Baptiste Joly, qui s'est entouré des frères Michel et Jean-Baptiste Desjardins et d'Octave Chapleau, maçons et tailleurs de pierres, a promis de terminer l'église pour l'automne 1864. Pourtant, le 26 juin 1864, dans l'Ordonnance

de sa visite pastorale, Mgr Ignace Bourget semble trouver que les travaux ne vont pas assez vite et qu'ils ne sont pas toujours bien exécutés. Il demande aux syndics de prendre les moyens légaux pour remédier à ces problèmes. La construction de l'église se termine en 1865 avec l'achat de cent cinquante bancs munis de portes qui seront mis en concession dès le 2 avril 1866. Les bancs les plus demandés sont les bancs au centre de l'église, plus près du chauffage au bois situé dans l'allée centrale. Lorsque les gens arrivent à l'église en carriole, ils apportent à l'intérieur leurs briques chaudes dans leur banc; les portes servent alors à garder un maximum de chaleur à l'intérieur du banc.

On acquiert aussi six grands chandeliers avec une croix pour l'autel, une chape et une chasuble blanches, un encensoir, des poêles nécessaires pour chauffer convenablement l'église et la nouvelle sacristie. On fait réparer le bénitier et le vieil encensoir. La décoration intérieure se limite à ces quelques objets pour le moment.

Le 26 février 1866, les syndics remettent à la fabrique l'église, la sacristie et le presbytère. Cinq jours auparavant, Victor Bourgeau était venu s'assurer que les travaux de l'église et de la sacristie avaient été exécutés selon ses plans.

La bénédiction solennelle de l'église en 1866

La bénédiction solennelle de l'église de Sainte-Marthe a lieu le 17 mai 1866, par M. l'Abbé Théophile Brassard, curé de Vaudreuil, archiprêtre, en présence de nombreux paroissiens et de plusieurs prêtres et curés des paroisses environnantes. L'église de Sainte-Marthe peut dorénavant servir au culte, les syndics et les entrepreneurs l'ayant restituée aux véritables propriétaires : les paroissiens. L'extérieur de l'église est terminé. Sa façade, de style classique à tendance baroque sans excès, toute en pierre de taille provenant des carrières de Montréal, paraît quelque peu austère mais est imposante. Ne symbolise-t-elle pas le calme méditatif, la ténacité des pionniers et l'austérité de cette époque ? Il reste cependant beaucoup de travail à faire : toute la finition intérieure ainsi que la décoration de l'église et de la sacristie.

La décoration intérieure (1867-1872)

Le décor intérieur, qui n'avait pu être complété par manque de fonds, revient à l'ordre du jour de l'assemblée du 27 janvier 1867. Les marguilliers prient M. l'abbé Boissonneault de demander à Mgr Ignace Bourget la permission d'aménager l'intérieur de l'église afin d'avoir un endroit convenable pour les services religieux.

Le décor intérieur de l'église de Sainte-Marthe. Les colonnes, dont le faux fini imite le marbre, sont bien visibles.

Collection de Heather Farmer-Bertrand

Dès le 16 février 1868, les marguilliers acceptent, sans leur apporter la moindre modification, les plans et devis faits et présentés par l'architecte Bourgeau. L'entrepreneur est François Archambault qui, avec son fils, est reconnu comme un des plus grands bâtisseurs d'église du Québec et celui que Bourgeau engage le plus souvent, du moins entre 1852 et 1881. Connaissant le caractère fougueux de l'architecte et son amour du travail fait avec exactitude et minutie, il réalise rigoureusement les plans et devis de Bourgeau en sachant qu'aucun détail n'échappera à son œil. François est sculpteur et artisan, il réalise la chaire et façonne les trois autels (l'autel du chœur et les autels latéraux) pour lesquels la fabrique a déboursé un

Les caissons de la voûte sont ornés d'angelots et de fresques peints à la main par l'artiste peintre Renauld.

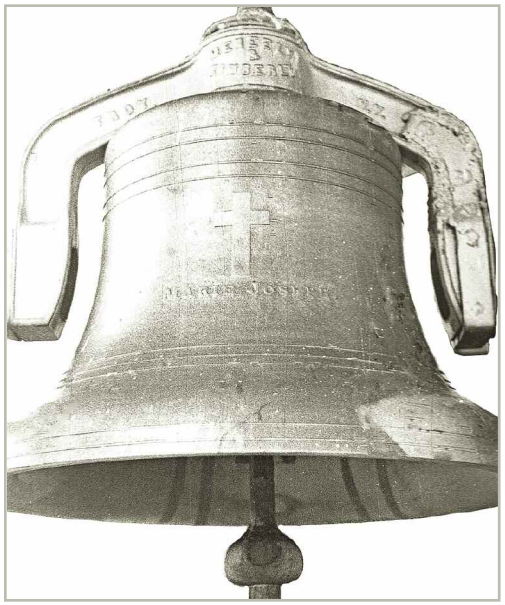
Photographe inconnu, 2003-16-115-50-01, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

montant de 1266 $. Bien que le plâtre décoratif soit utilisé dans les églises de la région de Montréal depuis 1855, l'intérieur de l'église de Sainte-Marthe est entièrement constitué de pin blanc, un équivalent québécois pour le marbre et le bronze européen. Quoique le pin soit plus dispendieux que le plâtre, il offre l'avantage de créer des profils plus anguleux, une tradition de précision instaurée par Louis-Amable Quevillon à Saint-Vincent-de-Paul avant 1800.

Ce pin blanc provient de la Vallée de l'Outaouais. Il mesure 12 pouces sur 12 pouces sur 45 à 50 pieds de long. Le travail d'architecture de la voûte, les boiseries du plafond et des arcades enjolivés de rosaces sculptées à la main sont l'œuvre de François Archambault tandis que les angelots et les fresques sont peints à la main par l'artiste peintre Renauld, élève de F.X. Meloche. Les

colonnes sont peintes d'un faux fini, leur donnant un aspect marbré; les volutes et le rang de feuilles d'acanthe du chapiteau sont recouverts de feuilles d'or véritable de 24 carats provenant de l'Italie. On y met jusqu'à 20 couches successives et on joue sur les effets de luminosité. Les vitraux sont faits à partir d'un pochoir que Bourgeau avait dessiné pour estomper la lumière du jour. Cette décoration intérieure de l'église de Sainte-Marthe est terminée vers 1872, sous l'administration du curé Charles-A. Boissonneault. Ces œuvres d'art sont, à l'exception de la chaire, encore intactes aujourd'hui.

Le comité des cloches

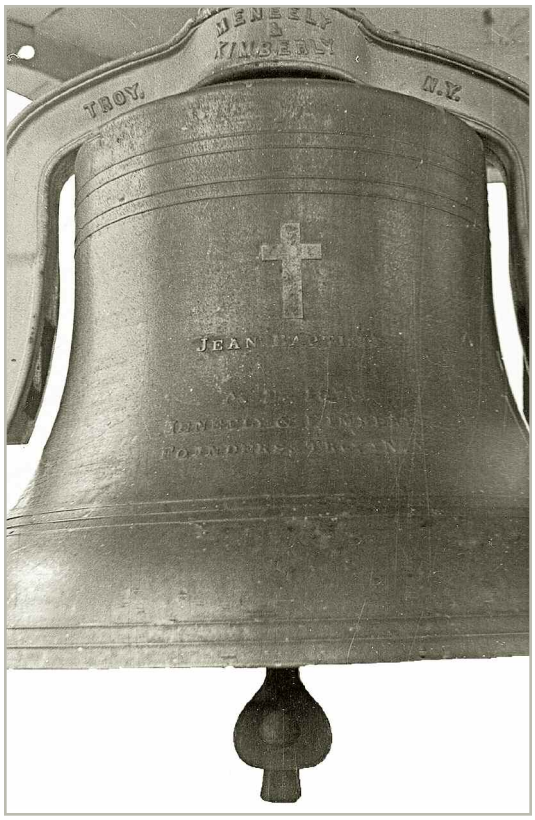


Cloche nommée Marie Joseph

Collection de Heather Farmer-Bertrand

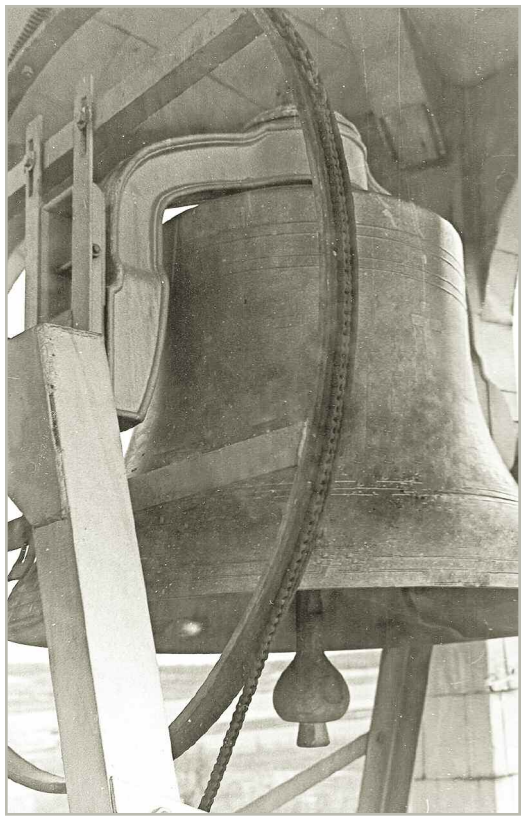
Reconnaissant l'importance de la cloche du presbytère-chapelle dans la vie paroissiale, un groupe de paroissiens, formant le « Comité des cloches », se réunit pour la première fois dans la sacristie de la paroisse de Sainte-Marthe, le 9 décembre 1877, dans le but d'organiser une souscription pour l'achat de trois cloches. Après plusieurs rencontres et des débats souvent très vifs, les membres finissent par s'entendre sur le nombre de cloches, sur leur grosseur, sur le prix approximatif à payer, sur le moyen de faire la souscription et sur les noms des parrains et marraines des cloches. Le contrat est octroyé à la firme Meneely and Kimberly, fondeurs de la ville de Troy dans l'État de New York. La consécration a lieu le 26 février 1878 par Mgr Édouard-Charles Fabre, évêque de Montréal, en présence d'un très grand nombre de paroissiens et de nombreux membres du clergé, curés et vicaires des paroisses environnantes : « La 1re pesant 1800 livres reçut le nom de Jean-Baptiste-Patrick, c'est cette cloche qui sonnera l'Angelus; la deuxième, de 800 livres, celui de Marie-Joseph, et la troisième qui reçut le nom de Marthe pèse 600 livres, environ. Elles sont faites en bronze et résonnent jusqu'aux extrémités de chaque rang. Les 105 souscripteurs furent nommés parrains et marraines. »

Comme par le passé, mais avec plus d'intensité, la voix grave ou argentine des cloches annonce et ponctue les événements tristes ou joyeux tels les baptêmes, les premières communions, la confirmation, les mariages, les deuils et les funérailles. De plus,



Cloche nommée Jean-Baptiste Patrick

Collection de Heather Farmer-Bertrand



Cloche nommée Marthe

Collection de Heather Farmer-Bertrand

à chaque moment du jour, les cloches de l'église rappellent aux chrétiens leurs devoirs religieux : messes, vêpres, heures d'adoration, récitation de l'angélus, mois de Marie, du Sacré-Cœur et du Saint-Rosaire. Durant la semaine sainte, quand les cloches « s'en allaient à Rome », il semblait que toute la paroisse s'attristait. Dans les circonstances tragiques, le tocsin avertit la population du danger menaçant que constitue par l'exemple un incendie. Elles annoncent aussi des événements heureux comme la fin d'une guerre.

La consécration de l'église en 1881

La consécration de l'église de Sainte-Marthe et du maître-autel a eu lieu le 7 septembre 1881 par Mgr Édouard-Charles Fabre, évêque de Montréal, qui dépose, dans ce maître-autel, les

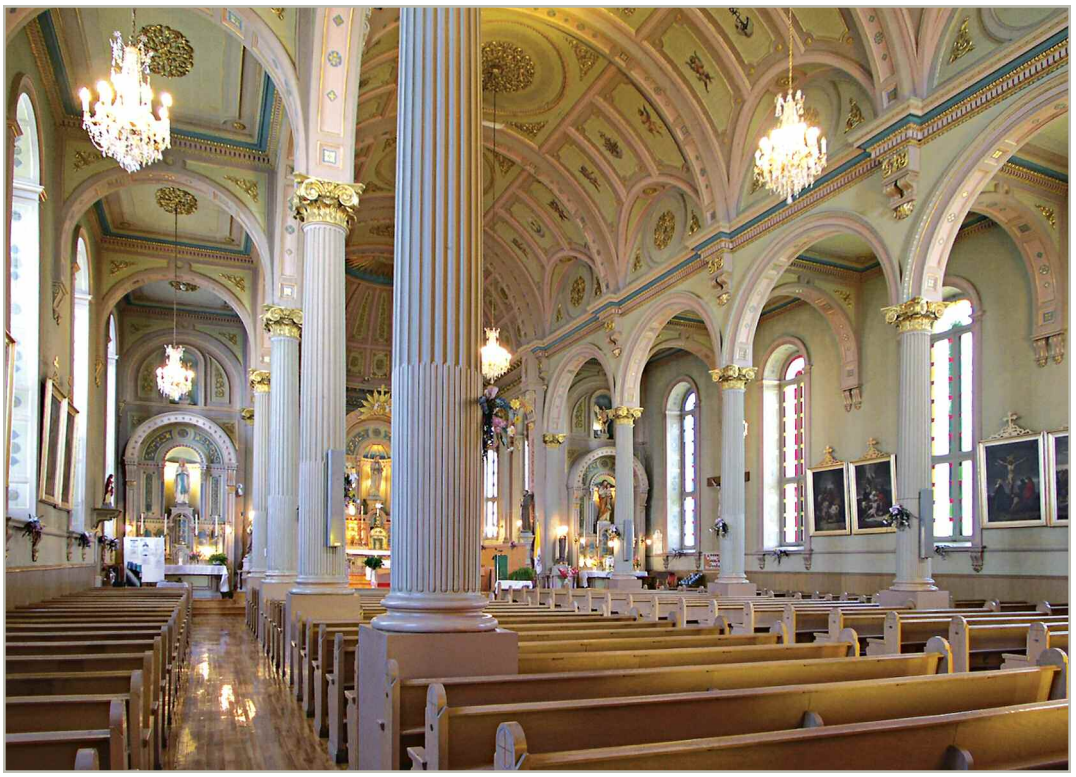
reliques des saints Marcel et Généreux, martyrs. Cette fête attire des centaines de paroissiens de Sainte-Marthe et des paroisses environnantes et un très grand nombre de prêtres et de religieux des alentours venus admirer cette église qui fait l'orgueil des paroissiens.

Le chemin de croix datant de 1884

La paroisse s'enorgueillit aussi de quelques monuments religieux. Mentionnons d'abord le chemin de croix. La fabrique en fait l'acquisition le 2 juin 1884. C'est une œuvre peinte à l'huile sur toile, à Paris, par Édouard Cabane, né vers 1857. Payée 629,30 $, cette œuvre est l'un des deux chemins de croix de Cabane répertorié au Québec. Les quatorze stations mesurent chacune 160 par 110 centimètres. M. l'abbé Boissonneault, curé de la paroisse, les bénit le 10 juillet 1884.

La 8e station du chemin de croix. L'artiste choisit un rendu plus sombre lorsqu'il peint les dernières stations.

Photographe inconnu, 2003-16-115-47-03, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

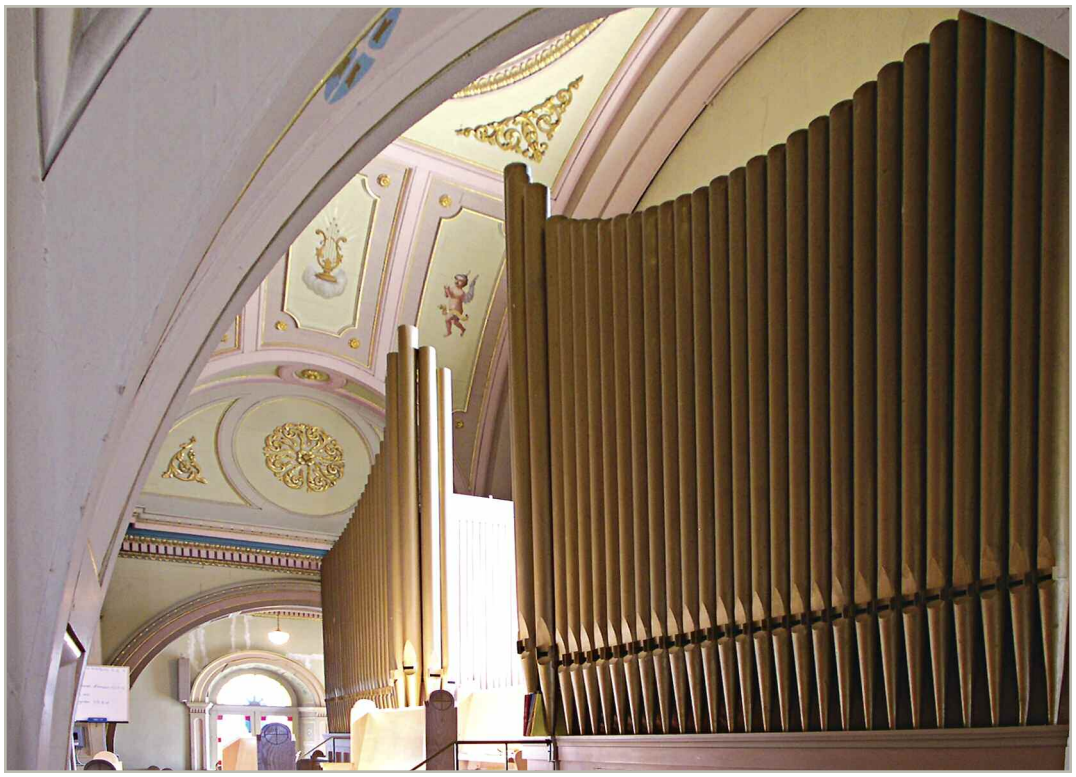


On voit le chemin de croix du côté droit.

Photographe inconnu, 2003-16-115-31-01, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

L'achat de l'orgue en 1891

Le 1er octobre 1891, messire Antoine Nantel, supérieur du Séminaire de Sainte-Thérèse, bénit un orgue de deux claviers et de dix-sept jeux, sorti des ateliers de M. Eusèbe Brodeur de Saint-Hyacinthe. Pour marquer l'inauguration de cet orgue, une messe est célébrée par M. l'abbé Eustache-Alphonse Coallier, curé de Saint-Zotique, assisté de M. l'abbé Isaïe-Rémi Chaput, curé de la paroisse Saint-Lazare, et M. l'abbé Joseph E. Coderre, premier curé de Sainte-Anne-de-Prescott. Au cours de la célébration, la prédication est faite par M. l'abbé Siméon Rouleau, natif de Sainte-Marthe et professeur au Séminaire Sainte-Thérèse. M. l'abbé Stanislas-Alfred Sauvé, vicaire à la paroisse Saint-Joseph de Montréal, inaugure l'orgue en interprétant pour le grand plaisir des fidèles et des invités de très belles pièces de musique.



L'orgue acheté de O. Jacques

Photographe inconnu, 2003-16-115-47-01, Conseil du patrimoine religieux du Québec

On le remplace sous l'administration du curé McDonald, le 30 septembre 1930, par un orgue acheté de la Maison Orgues O. Jacques Limitée au coût de 2730 $. Le mécanisme de cet instrument est électropneumatique avec une soufflerie électrique d'une capacité suffisante. Renée Coulombe, fille du docteur René Coulombe, est sans contredit la plus admirée des organistes de la paroisse.

Le cimetière, 1893

Le culte de nos « chers disparus » tient une place à part dans notre histoire. Depuis la fondation de la paroisse, les défunts dorment leur dernier sommeil à l'ombre des murs du presbytère-chapelle. Cependant, en 1890, devant son état lamentable, les paroissiens se réunissent et décident d'y faire les réparations suivantes : le hausser de 2 pieds et demi et l'agrandir.

La clôture marquant l'entrée du cimetière est faite avec la balustrade en fer forgé des années 1956. On voit aussi sur cette photo la salle communautaire.

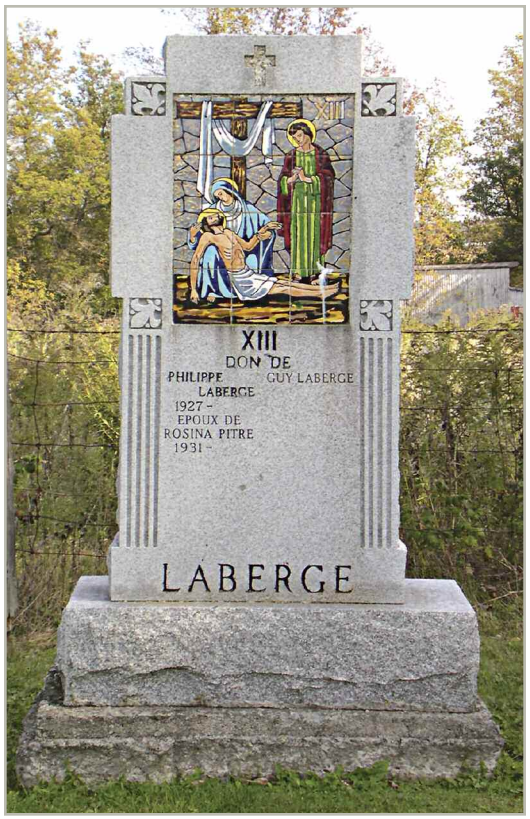
Photographe inconnu, 2003-16-115-03-02, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

Ci-contre : Le calvaire du cimetière

Photographe inconnu, 2003-16-115-10-01, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

Les coûts de ces réparations sont répartis à chaque habitant qui doit payer deux piastres ou donner l'équivalant en temps, c'est-à-dire travailler avec son cheval et sa voiture, pendant une journée, de sept heures du matin jusqu'à six heures du soir ou en travaillant seul pendant deux jours.

Le 23 juin 1893, au cours de sa visite pastorale, Mgr Joseph Médard Émard, évêque de Valleyfield, bénit une croix de bois érigée dans le cimetière paroissial portant cette inscription : « Souvenir de la retraite, 18 septembre 1892 ». La croix mesure 25 pieds de hauteur et 10 pieds d'une extrémité à l'autre des bras. Un comité est formé en février 1962 pour réglementer la



Deux stations du chemin de croix extérieur

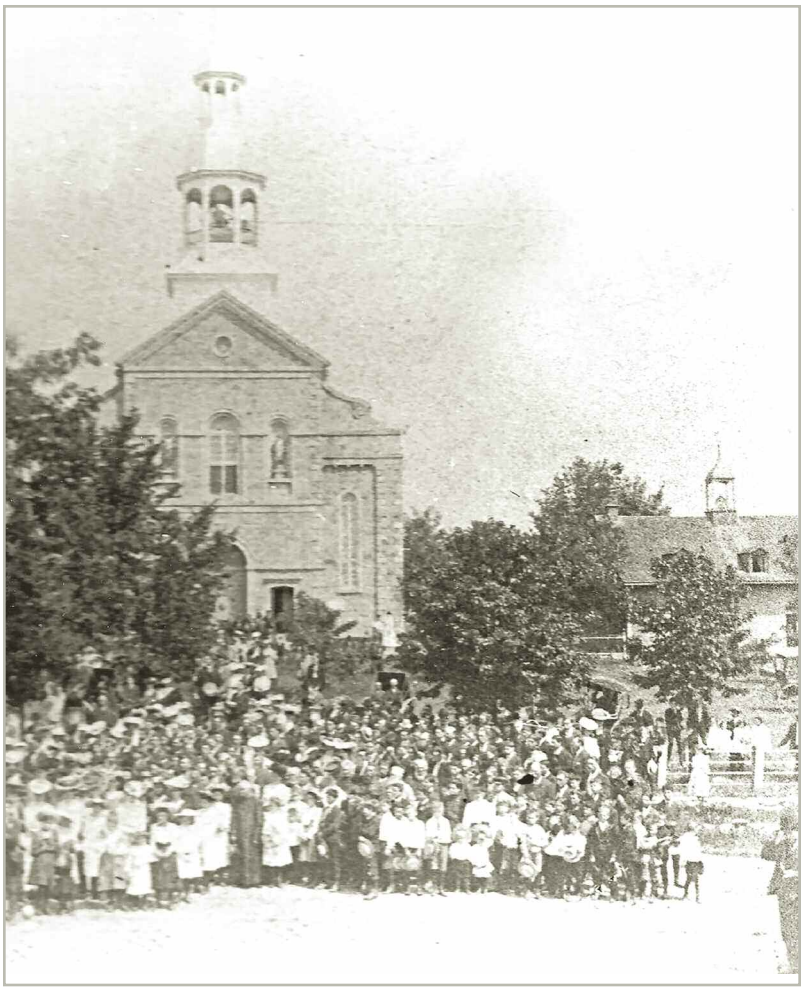
Photographe inconnu, 2003-16-115-13-01 et 02, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

vente des lots et procéder à un premier agrandissement. Il érige un calvaire et des stations de chemin de croix vendus à des particuliers au coût de 554 $. Le dernier agrandissement du cimetière date de 1974.

La bénédiction des deux statues, 1903

La décoration de l'église paroissiale est finalement complétée par l'achat de deux statues placées dans les niches de la façade. Le 13 août 1903, Mgr Joseph Émard, évêque de Valleyfield, se rend à Sainte-Marthe pour les bénir. Ces statues de Saint-Jean-Baptiste et Saint-Patrick ont été coulées à Paris et importées sur commande par l'intermédiaire de la maison Albert Gauthier de Montréal. Elles sont en fonte, recouvertes de bronze et dorées à l'or français. Celle de Saint-Patrick est érigée en mémoire de M. John Gallagher qui, par disposition testamentaire, consacre une somme à cet effet. Les paroissiens, à l'instigation de leur curé, ont souscrit volontairement l'argent nécessaire à l'achat de l'autre. Sur les plaques commémoratives, se lisent les inscriptions

suivantes : « Don des paroissiens de Sainte-Marthe 1903 » et « Souvenir de M. John Gallagher 1903 ». Ces deux monuments sont un hommage rendu aux patrons respectifs des nationalités canadienne-française et irlandaise qui font l'honneur de cette paroisse.



Photographie prise le jour de la bénédiction des deux statues, le 13 août 1903.

Collection de Heather Farmer-Bertrand

Les deux statues placées dans les niches de la façade

Photographe inconnu, 2003-16-115-47-01 et-02, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

Le sacristain et sa maison

Pour s'occuper de l'église, du presbytère, du cimetière et des autres dépendances, la fabrique engage un sacristain. Ce dernier doit demeurer très près de l'église. Il doit sonner les cloches matin, midi et soir en plus des autres occupations. Pour plus de

La maison du sacristain

Collection de Rita Bourbonnais

La sacristie où l'on célèbre les messes sur semaine

Photographe inconnu, 2003-16-115-41-01, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

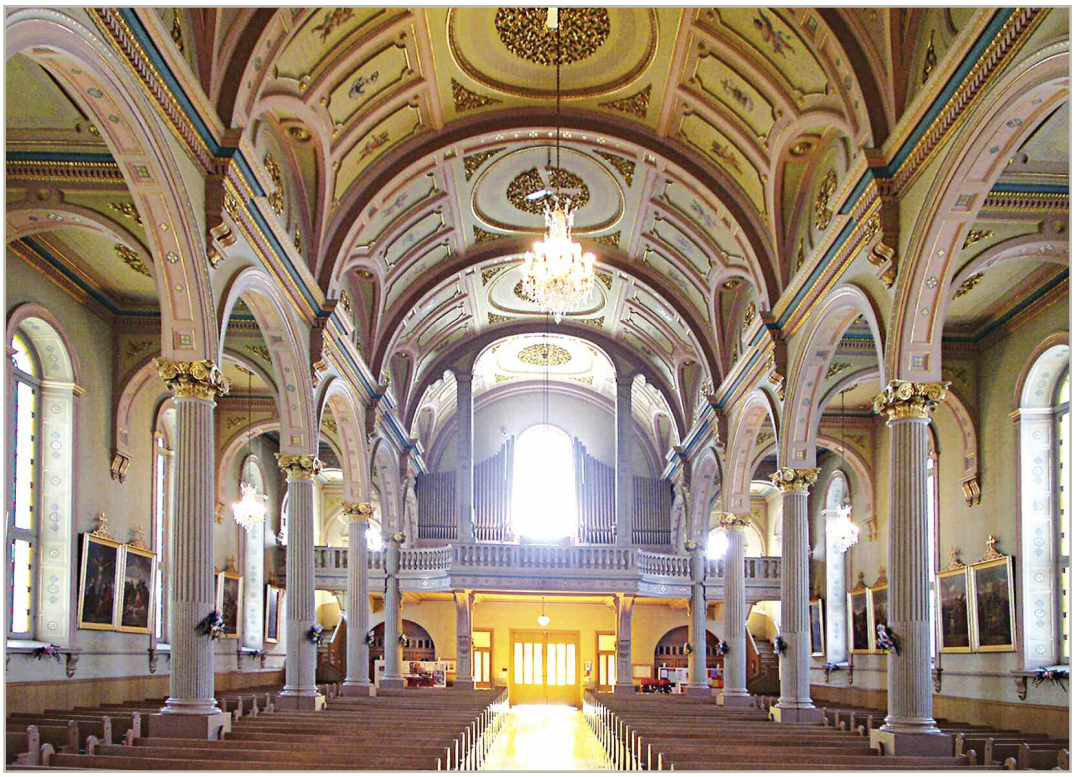
commodité, le 21 octobre 1900, la fabrique décide d'acheter le terrain voisin du côté ouest, sur une partie du lot 375, derrière le lot 368 d'Oscar Berthiaume pour y construire une maison qui logera le sacristain en fonction. Une partie du terrain est vendue à la municipalité de Sainte-Marthe le 25 octobre 1952 et l'autre partie comprenant la maison du sacristain est vendue en 1973 à Rollande Campeau.

Un des premiers sacristains, Georges Séguin, marié à Marie-Louise Rockbrune, entre en fonction en 1852. Pour sa part, Adolphe Chevrier est sacristain lors du recensement de 1911, Ernest Besner, Bruno Desrochers, Oscar Pilon, Alexandre Sabourin, Ernest Racine, Rolland Massé, Ulric Lalonde, Marie-Ange Séguin et Adrien Levac occupent également ce rôle.

Vue d'ensemble de la nef, vers le chœur. Les lustres en cristal sont les originaux. Au début, on utilisait des chandelles; avec l'arrivée de l'électricité, en 1928, on les remplace par des lumières en forme de chandelles.
Photographe inconnu, 2003-16-11530-01, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

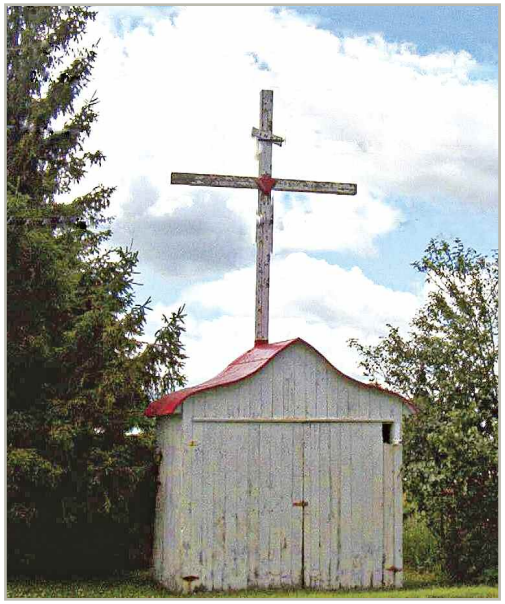
Les rénovations de l'église

Une première réparation mineure survient en 1928 quand la décoration intérieure est reprise par Toussaint-Xénophon Renaud, un étudiant de François-Édouard Meloche et de Napoléon Bourassa. L'église est dans un état de conservation originale remarquable. La plupart des sculptures et des détails de bois créés en 1880 sont toujours en place. En 1955, sous l'administration de M. le curé Hyacinthe Brais, on effectue des réparations majeures au coût de 69 000 $ pour l'installation de nouveaux bancs et d'un lambrissage en bois, et la chaire disparaît. Le contrat est donné à la Compagnie Leclair et Frères Eng de Saint-Jean. En 1964, on réaménage le chœur à la suite du Concile de Vatican II. En 1994, on fait quelques réparations et l'on peinture le clocher de l'église.



Vue d'ensemble de la nef vers le revers de façade

Photographe inconnu, 2003-16-115-37-01, Conseil du patrimoine religieux du Québec.



Un reposoir surmonté d'une croix

Collection d'Huguette Bourbonnais-Dupras

D'autres éléments de notre patrimoine religieux

Les reposoirs et les croix de chemin sont des éléments qui caractérisent le patrimoine religieux de la paroisse. Ils ont été érigés comme lieux de rassemblement paroissial et de prières.

Les reposoirs

Certains voisins de ces reposoirs se souviendront du plaisir et de l'honneur qu'ils avaient à les décorer de fleurs, au mois de juin, pour la Fête-Dieu. La cérémonie commençait à l'église puis la procession se mettait en branle. Elle se dirigeait à chaque reposoir en chantant des cantiques traditionnels et en récitant des prières. Au reposoir, se déroulaient une célébration eucharistique et une homélie; la chorale était omniprésente. Tous les groupements religieux arboraient fièrement leur drapeau et

leurs costumes d'apparat : les Enfants de Marie, les Dames de Sainte-Anne et la Ligue du Sacré-Cœur.

Le premier reposoir se trouvait sur la terre de Christian Campeau, mais il a été bâti par Jean-Baptiste Campeau à l'extrémité est du village. Le deuxième était situé sur les terres de Victor Dumoulin à l'extrémité ouest et le troisième, tout décoré, était situé sur la terre d'Ovide Quesnel à l'extrémité sud du village. Ces trois personnes sont de la même famille. Ovide Quesnel est le fils de Joseph-Toussaint et de Léa Filion, tandis que ses sœurs Sara et Alma épousent respectivement Jean-Baptiste Campeau et Victor Dumoulin.

Procession de la Fête-Dieu

Collection de Claire Dupras

Les croix de chemin

La croix de chemin est un lieu de prière. Si l'église est éloignée, elle la remplace un peu, rassemblant autour d'elle les habitants du rang pour les prières publiques. Tous les beaux soirs de mai, mois consacré à la Vierge Marie, les habitants se rencontrent à la croix pour chanter des cantiques et réciter le chapelet. C'est l'occasion de l'entourer de fleurs. L'agriculteur demande au Ciel la protection contre les fléaux (sécheresse, épidémies de sauterelles…). Durant l'été 1948, face à une épidémie de sauterelles, le curé organise une conjuration. En procession, un cortège composé de tous les paroissiens se déplace, M. le curé en tête, vers les croix de chemin.

La tradition veut qu'une fois plantée, on fasse bénir cette croix par le curé de la paroisse. Lorsqu'on passe devant elle, on fait le signe de la croix ou bien l'on baisse la tête en signe de respect. Et quand la rigueur du climat la fait tomber, on la remplace par une autre. Simple, elle est souvent faite d'un poteau et d'une traverse. On l'enjolive parfois, à l'axe des deux poutres, de motifs illustrant les instruments de la Passion, en particulier le cœur, le coq, la lance et le bâton à éponge.

Les croix de chemin sont souvent situées à la croisée des chemins. Comme c'est un honneur de posséder la croix du rang sur son terrain, les familles entretiennent ce symbole religieux et patriotique de génération en génération.

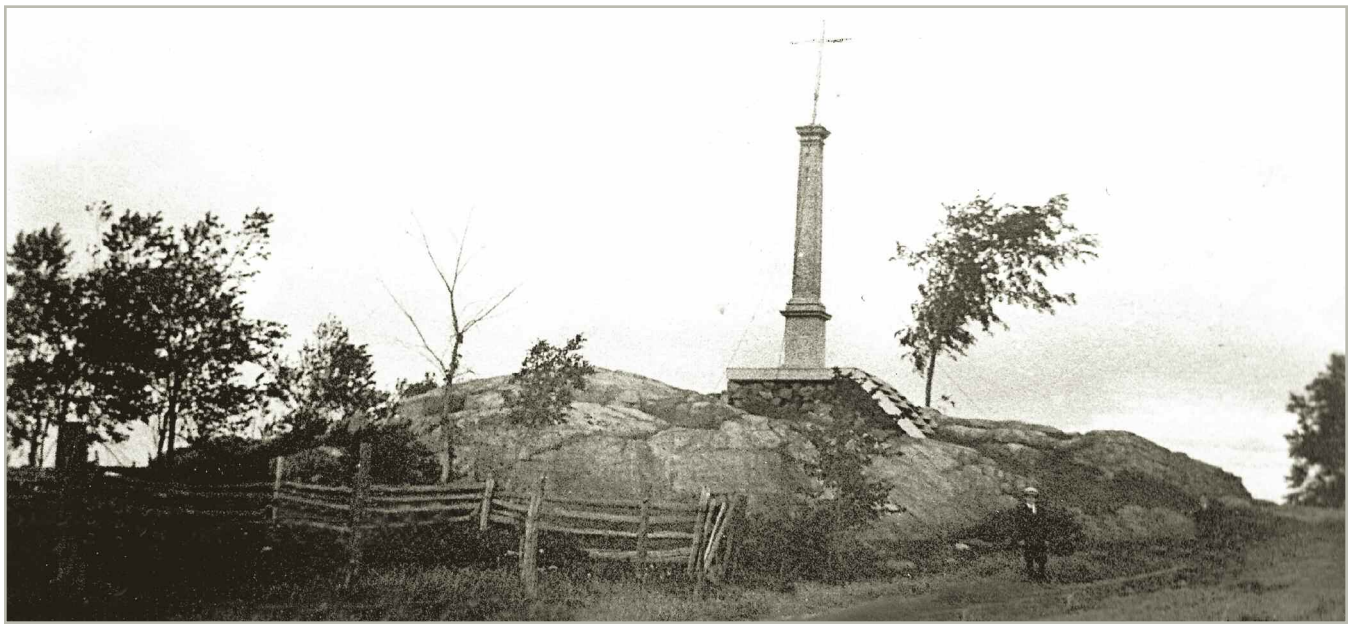
Un reposoir orné pour la Fête-Dieu

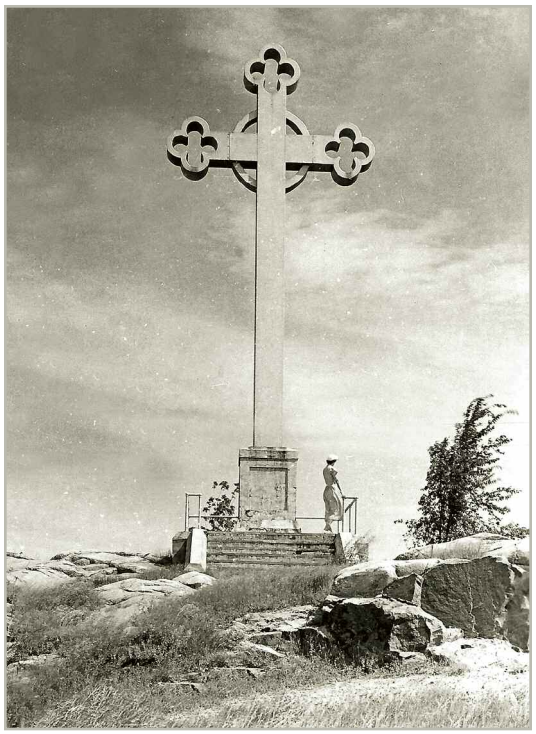
Collection de Rita Bourbonnais

La croix du Bas Saint-Guillaume

Sur le rocher que François-Xavier Ouellette a creusé, s'élève une croix érigée en 1862 par la Société Saint-Jean-Baptiste de Sainte-Marthe lors de la célébration de la fête nationale. Allan Bray, ancien conseiller municipal de Montréal, résident de Vaudreuil et candidat aux élections provinciales dans Vaudreuil en 1935 et 1936, donne en 1931 une nouvelle croix en remplacement de la première. Cette nouvelle croix, de style celtique, rend hommage aux Irlandais. Elle est bénite la même année par le curé Pellant. La Municipalité scolaire de Sainte-Marthe, conjointement avec la Commission scolaire de Beauvoir, paye le coût de la peinture de cette croix en 1934. Il faut souligner l'importance de ce geste, malgré la crise économique, les citoyens, sans le sou pour la plupart, jugent essentiel de lui donner une meilleure apparence. Lorsque H.J. O'Connell achète cette terre en 1957, il y fait quelques réparations. En juin 1983, le conseil demande la permission à la succession de H.J. O'Connell de repeindre la croix puisqu'elle est située sur son terrain. La municipalité acquiert ce terrain en 1999 pour sauvegarder le patrimoine qu'il représente et, par la même occasion, sauvegarder la croix et l'emplacement du trou à Ouellette. Récemment, grâce à la municipalité, la croix illumine le ciel d'une clarté parfois rouge, verte, bleue ou blanche, jetant une lueur sur une gloriette où les passants peuvent admirer le paysage avant de continuer leur route.

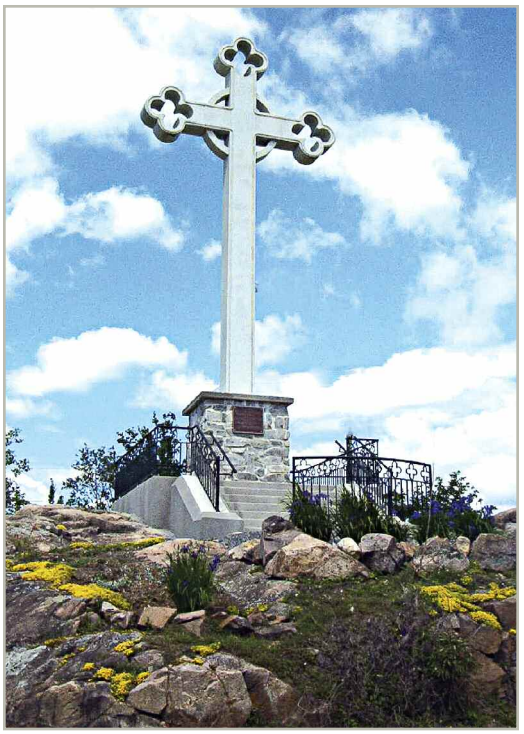
La première croix du Bas Saint-Guillaume érigée en 1862 par la Société Saint-Jean-Baptiste de Sainte-Marthe. Il s'agit d'une toute petite croix surmontant un long socle de bois.
Collection de Heather Farmer-Bertrand





Croix donnée par Allan Bray

Collection de Rita Bourbonnais



Photographie de la croix donnée par Allan Bray, prise en juin 2009

Collection d'Huguette Bourbonnais-Dupras

Plaque placée sur le socle de la croix

Collection d'Huguette Bourbonnais-Dupras

Gloriette sur l'emplacement de la croix

Collection d'Huguette Bourbonnais-Dupras

Ci-dessus : La croix du Haut Saint-Guillaume

Ci-contre : La même croix près de la maison de Roch Bertrand.

Collection d'Huguette Bourbonnais-Dupras

La croix de Saint-Henri

Collection d'Huguette Bourbonnais-Dupras

La croix du Haut Saint-Guillaume

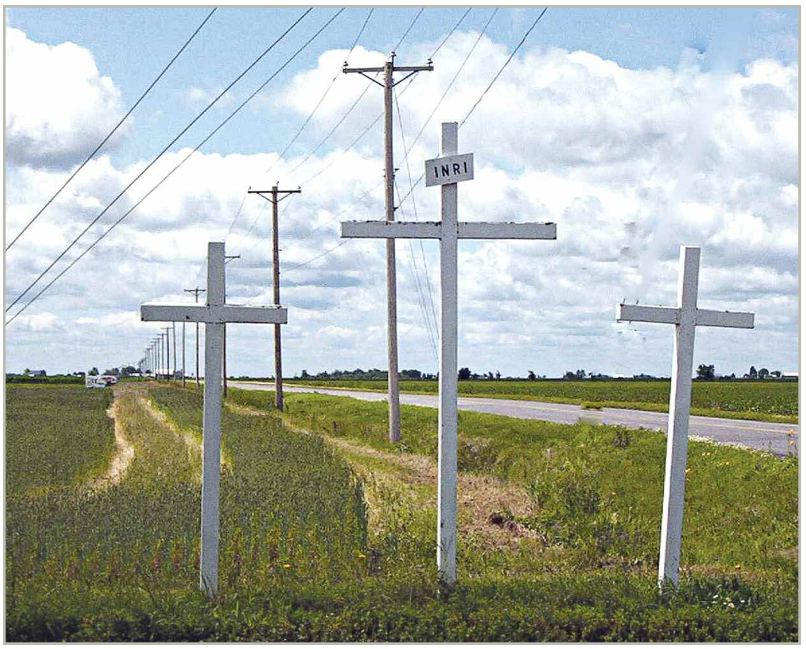
Le 12 juillet 1896, le curé de la paroisse, F.X. Sauriol, bénit, avec la permission de Mgr Joseph Médard Émard, évêque de Valleyfield, une croix en bois érigée dans le haut de Sainte-Marthe, sur le terrain de Joseph Séguin. Cette croix mesure à peu près 25 pieds de haut et les bras font 8 pieds d'une extrémité à l'autre. Lorsqu'on agrandit l'intersection du rang Saint-Guillaume et de la montée La Puce, Roch Bertrand déménage la croix près de sa maison, avec Tancrède Leduc, inspecteur municipal.

La croix de Saint-Henri

Elle est située à l'intersection du rang Saint-Henri et de la montée Saint-Henri. Autrefois, elle était de l'autre côté du chemin, sur le terrain du forgeron Alphonse Séguin.

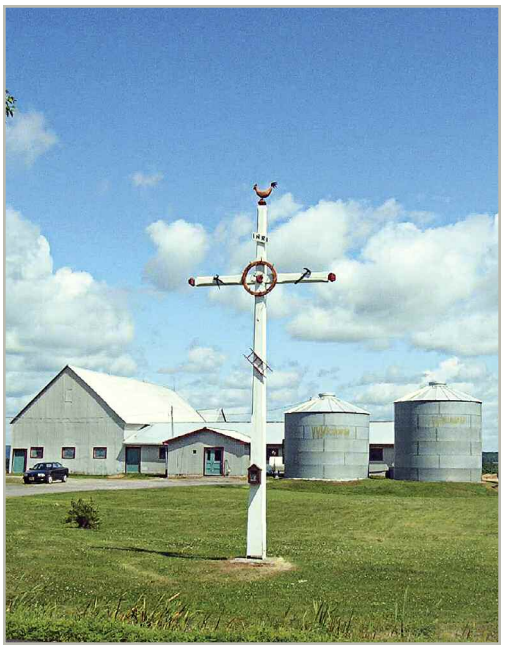
La croix du chemin Sainte-Marie

Lors d'une retraite fermée, entre 1946 et 1948, on fait une procession solennelle, de l'église jusqu'au carrefour du chemin Sainte-Marie et de la montée du même nom. En cette occasion, quelques hommes portent sur leurs épaules ces trois croix. La foule se déplace derrière eux, une petite croix à la main. Armand Felx en a fabriqué mille pour la circonstance.



La croix du chemin Sainte-Marie

Collection d'Huguette Bourbonnais-Dupras



La croix de Sainte-Julie

Collection d'Huguette Bourbonnais-Dupras

La croix du Bas Sainte-Marie

Située à l'origine sur les terres d'Elzéar Leroux, cette croix a été conservée et enjolivée par le propriétaire suivant, Peter Stephenson. Elle est maintenant disparue.

La croix de Sainte-Julie

Elle a été peinturée par les gens du rang avec une subvention des Chevaliers de Colomb; le coq au-dessus a été refait. Elle est située sur la terre de Jean-Claude Quesnel.

Notre-Dame-du-Cap en 1947

Lors du Congrès marial tenu à Ottawa en juin 1947, la réplique de la statue de Notre-Dame-du-Cap est solennellement transportée de village en village et de ville en ville, à partir de Cap-de-la-Madeleine jusqu'à la capitale du pays. Jamais les Canadiens n'ont rendu pareil témoignage officiel de piété envers la Vierge. Les religieuses nous racontent dans une chronique

Arche érigée à l'occasion du passage de la statue de Notre-Dame-du-Cap dans le cadre du Congrès marial d'Ottawa en 1947

Collection de Heather Farmer-Bertrand

La statue de Notre-Dame-du-Cap à Sainte-Marthe en 1947

Collection Lionel DeBellefeuille

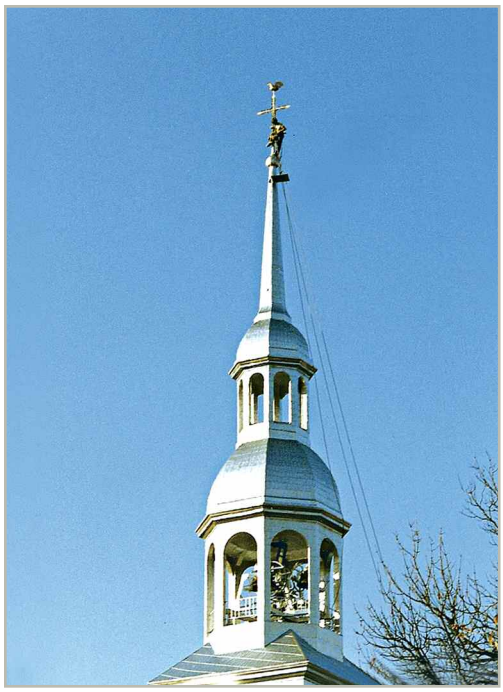
l'événement du 30 mai 1947 : « Jeudi soir vers 7 heures trente, toute la paroisse était devant l'église. Selon l'ordre préétabli, la croix était en tête, suivie de M. le curé Rémi Pilon et des enfants de chœur en soutane rouge et en surplis de dentelle, les élèves de l'école portant chacun un petit drapeau marial dessiné par eux-mêmes; les enfants de Marie et la foule se forment en procession et se portent avec piété au-devant de la Vierge libérale qui veut bien nous faire l'insigne faveur de demeurer avec nous. À quelques arpents en dehors du village, les pères organisateurs commandent d'arrêter. Tous les regards se portent loin dans le chemin de Saint-Clet. On n'aperçoit rien, mais le haut-parleur qui précède la madone nous apporte à près de deux milles et, distinctement, les « Je vous salue Marie pleine de grâces ». La voix se fait de plus en plus forte, enfin l'on distingue le cortège

béni… La vierge couronnée se rapproche toujours, bientôt la motocyclette précédant d'une centaine de verges le convoi marial se fraye un chemin à travers la foule, vient ensuite le char du haut-parleur, puis majestueusement s'avance celui qui porte la vierge miraculeuse, un arrêt de quelques instants nous permet d'acclamer notre mère. Le cortège se refait en récitant le chapelet vers l'église. Un bel arc recouvert de branches de cèdres avait été construit au centre du village, les paroissiens avaient raison d'en être fiers. Le char s'arrête devant l'église, les deux maires souhaitent la bienvenue. Au son des cloches, la Vierge entre dans l'église et jusqu'à minuit les prières se succèdent, suivies de la Messe de minuit.

Les prières continuent toute la nuit. Les groupes de fidèles se reléguaient au pied de la Madone pour la prier, la remercier de faveurs obtenues et implorer la paix. Nous sommes entrées au couvent à 3 h du matin et dès 9 h, le lendemain, nous étions de retour à l'église. À une heure de l'après-midi a lieu la bénédiction des malades, la foule nombreuse reçut une dernière bénédiction de la Mère de Dieu et elle est repartie à 2 h 30.»

L'implication des mouvements laïcs dans la vie religieuse

Depuis la fondation de la paroisse, les paroissiens s'impliquent dans la vie religieuse, non seulement d'un aspect financier, mais en donnant beaucoup de leur temps pour bâtir l'église, le presbytère et le cimetière. Sous l'instigation de leur curé, ils mettent sur pied des mouvements religieux ou sociaux. Que de dévouements, que d'engagements au sein de ces différents mouvements laïcs qui rendent la communauté chrétienne vivante. Une nomenclature succincte nous montre que les paroissiens se sont donné les mouvements qui peuvent répondre à leurs besoins au fil des ans. Ces mouvements amènent quelques traditions religieuses qui suscitent d'heureux souvenirs dans la mémoire des plus âgés. Ils ont aussi contribué à enrichir notre patrimoine religieux.



On repeint le clocher de l'église.

Collection de Heather Farmer-Bertrand

La société de Tempérance

Ce mouvement de limitation de la consommation d'alcool apparaît au début du XIXe siècle. À cette époque, les gens croient alors que la discipline personnelle est essentielle à la réussite économique et que l'alcoolisme va à l'encontre de cette discipline. C'est pourquoi ils décident de boire avec modération ou de pratiquer l'abstinence totale. Un peu plus tard, on commence à moins insister sur la tempérance en tant que choix personnel et l'idée d'une prohibition légale en tant que choix de société passe au premier plan. Cette société est implantée dans la paroisse le 1er novembre 1855. Elle constitue notre première organisation et est très active dans la surveillance des permis de vente de boissons alcoolisées émis par la municipalité.

La Confrérie du Saint-Rosaire

Cette confrérie, fondée le 7 décembre 1885, porte une dévotion spéciale au Rosaire, dont la fête de Notre-Dame-du-Rosaire est célébrée le premier dimanche d'octobre. Le mois d'octobre est donc traditionnellement le mois du Rosaire. Durant ce mois, de nombreuses rencontres sont proposées et des retraites fermées sont organisées.

Les retraites fermées

La première retraite fermée date du 18 septembre 1892. L'expérience se répétera presque chaque année. Ceux qui y assistent s'engagent à faire le chemin de croix une fois la semaine pour les âmes du purgatoire. Cette retraite est prêchée par les révérends pères E. Lemire et J.A. Simard, rédemptoristes. De 1943 à 1948, les révérends pères Ovide Danis et Jean-Paul Jolicœur, pères rédemptoristes, ont organisé des retraites fermées à Châteauguay. D'autres retraites ont eu lieu à Sainte-Marthe. On sait que le 9 novembre 1947, les pères oblats en ont organisé une d'une durée de 15 jours. Quelle ne fut pas la surprise des paroissiens d'entendre partout dans la paroisse les voix des prêtres et de la foule qui récitaient le chapelet diffusées par un

Retraite fermée de 1947 à Châteauguay
1re rangée : ?, curé Rémi Pilon, Alphide Sabourin, frère Odilon, franciscain; 2e rangée : Edmond Lamer, William James Downs, ?, Adélard Felx, Armand Felx, Lorenzo Chartrand; 3e rangée : André Farmer, Lionel Besner, ?, Eugène Besner; 4e rangée : Ovide Chartrand, Eugène Cyr, ?, Napoléon Sauvé; 5e et 6e rangées : Albert Chartrand, Candide Sureault, Alcide Séguin, Raoul Campeau, ?, ?, ?, Alfred Proulx, Joseph Séguin. Aimé Ladouceur.
Collection de Rachelle Sureau

Des citoyens de Sainte-Marthe lors d'une retraite fermée à la maison Christ-Roi de Châteauguay
Collection d'Yvon Quesnel

Lors d'une autre retraite fermée
1re rangée : ?, ?, Robert Farmer, ?, Maurice Danis, Jean Gareau, Jean-Paul Grenier; 2e rangée : Lavergne, ?, Gaston Campeau, Maurice Flex, Thomas Downs, ?; 3e rangée : ?, Lucien Lefebvre; 4e rangée : Raymond Desrochers, Joseph Downs, Rolland Massé, Gaston Proulx, Benoît Campeau, Downs (avec chapeau); 5e rangée : Henri Bourbonnais, Guy Gareau.
Collection d'Henri Bourbonnais

haut-parleur placé dans le clocher. Entre les prédications qui ciblent tantôt les hommes ou les femmes, les jeunes filles ou les petits garçons, les familles se relèguent à tour de rôle afin qu'il y ait des gens en prière dans l'église, 24 heures sur 24 durant les quinze jours.

La Ligue du Sacré-Cœur en 1890

Le 10 août 1890, le révérend père Nolin, jésuite, implante la ligue du Sacré-Cœur, et une ligue pour les enfants depuis la première communion jusqu'à l'âge de 15 ans. Dans la première liste des Associés de la Ligue du Sacré-Cœur, on peut y voir les noms du curé F.X. Sauriol, curé de la paroisse, et du médecin Wilfrid Théorêt. Le 22 mai 1946, le révérend père Lacasse est venu prêcher un *Triduum*[1] à la demande de M. le curé pour rétablir l'Apostolat de la prière et la Ligue du Sacré-Cœur. Destinée aux hommes et jeunes gens, la Ligue du Sacré-Cœur est présente à toutes les célébrations chrétiennes.

1. ***Triduum*** : Exercice religieux se succédant pendant trois jours, par exemple les jeudi, vendredi et samedi de la Semaine Sainte.
dictionnaire Ouillet de la Langue française. Éditions Grolier

Les Forestiers catholiques de l'Union Saint-Joseph, 1904

Cet organisme, fondé en 1883 à Chicago, est à la fois une compagnie d'assurance-vie et une confrérie dont les membres se réunissent périodiquement pour voir à la bonne marche des affaires. L'incorporation de l'ordre des Forestiers catholiques de Sainte-Marthe date de 1896. En 1904, Charles Farmer en est le président, Wilfrid Larrivée, le vice-président, Arthur Bourbonnais, le président sortant, A. Lapointe, le secrétaire-archiviste, et Adélard St-Denis, le secrétaire financier. Le 7 janvier 1907 a eu lieu l'assemblée mensuelle des Forestiers catholiques de Sainte-Marthe. Le révérend M. Sauriol est venu bénir leur nouvelle salle. La cérémonie religieuse et la séance régulière terminées, les membres jouent une partie de cartes avant de se quitter. Le 2 décembre 1907 a lieu l'élection annuelle des officiers : M. Joseph Proulx remplace Alphonse Lapointe comme secrétaire et M. Séguin remplace M. Proulx comme sous-chef Ranger. Alphonse Cool en est le président en 1960.

La confrérie des Dames de Sainte-Anne en 1904

Ce mouvement fondé en 1904 sous l'administration du curé F.X. Sauriol est destiné aux femmes mariées. Lors de l'arrivée des

Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, ce sont elles qui donnent, le 30 octobre 1919, un prélart pour la chapelle de l'école.

Les Enfants de Marie, 1919

Lors de la fondation des Enfants de Marie, le 8 décembre 1919, quinze élèves des religieuses sont reçues dans cette organisation. À l'occasion de la fête de l'Immaculée-Conception en 1949, Les Enfants de Marie donnent un caractère spécial à la messe puisqu'elles constituent exclusivement la chorale sous la direction du père P. Monette, C.S.V, professeur au Collège Bourget. Elles sont représentées à toutes les grandes fêtes religieuses de la paroisse. Lorsqu'une d'entre elles se marie, les autres sont ses filles d'honneur, vêtues de la chape bleue avec leur ruban. Dans les « Familles Pionnières », deux photographies permettent de voir de jeunes demoiselles d'honneur portant leur chape bleue des Enfants de Marie. (Voir : Famille Felx, la photographie du mariage de Lucille Daoust et Maurice Felx; et famille Legault, celle du mariage d'Élisabeth Devoyault et Velmore Legault).

La chorale et les maîtres-chantre

À ses débuts, la chorale est uniquement composée d'hommes. Comme les chants sont en latin, il faut donc avoir une certaine instruction pour en faire partie. La chorale est composée d'un groupe restreint de cinq ou six hommes d'un certain âge considérés comme les notables de la place. Dans les années 1950, la chorale est principalement composée de jeunes filles, membres des Enfants de Marie, et de quelques prêtres ou notables de la paroisse dont un d'entre eux était maître-chantre, ce qu'on appelle aujourd'hui un directeur de chorale. Trois personnes se distinguent dans ce rôle : le docteur René Coulombe, sœur Jeanne-Alice et Lucille Daoust-Felx. Cette dernière est membre de la chorale alors qu'elle est Enfant de Marie et au moment où les femmes montent au jubé pour chanter en français, réforme oblige, et revient à la direction de la chorale, à sa retraite, pendant plusieurs années.

Photo prise en avril 1953
1re rangée : Raymond St-Denis, Eugène Cyr, l'abbé Hyacinthe Brais, Mme Léo Roussin, Denise Chartrand; 2e rangée : Maurice Chartrand, André Farrell, ?, Jean-Réal Charlebois, Germain Cyr, Laurenzo Chartrand, Roger Chartrand, Pauline St-Denis, Jeannine Dupras, Marie-Paule Cyr.
Collection de Heather Farmer-Bertrand

Les mouvements Lacordaire et Jeanne D'Arc

Les mouvements Lacordaire et Jeanne D'Arc connaissent leur heure de gloire de 1940 à 1960 pour éduquer un grand nombre à l'abstinence à l'alcool.

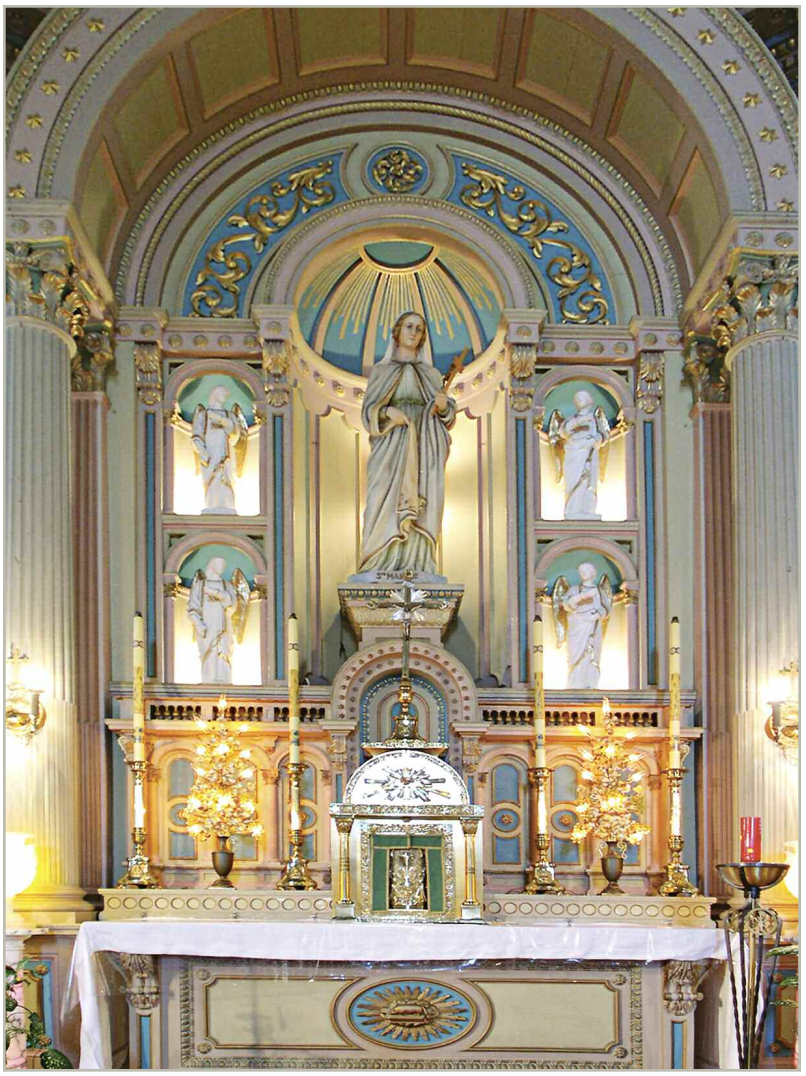
Armand Felx, chevalier de Colomb 4e degré
Collection de Paul Felx

Les Chevaliers de Colomb, 1945

Le 21 décembre 1945, lors d'une réunion des Chevaliers de Colomb, est formé un sous-conseil de cette société pour Sainte-Marthe. Eugène Cyr est élu président, Armand Felx, vice-président, Charlemagne Leduc, secrétaire, Charles-Émile Vachon, Ubald Bourbonnais et Roland Joannette, directeurs.

Les tertiaires, 1949

Du 11 au 13 décembre 1949, Sainte-Marthe a un Triduum présidé par le révérend père Dionis Lafrenière, Franciscain, afin de ranimer la ferveur des nombreux tertiaires de la paroisse. Dix novices font profession, tandis que quatre autres prennent l'habit.



Le maître-autel après les rénovations

Photographe inconnu, 2003-16-115-47-01, Conseil du patrimoine religieux du Québec.

Le renouveau charismatique

À la suite du Concile Vatican II, beaucoup de mouvements prennent des orientations nouvelles. Vers les années 1965, le Conseil de pastorale paroissiale apparaît de même que le Comité de liturgie. Depuis 1985, à la demande des évêques du Québec, on confie aux communautés chrétiennes la responsabilité de préparer annuellement les jeunes aux sacrements. Ainsi, le Service d'initiation sacramentelle est né. La paroisse a donc un comité pour l'initiation au sacrement du baptême, du pardon, de l'eucharistie et de la confirmation. Le Conseil de pastorale organise un service d'animation de pastorale à l'école primaire de Sainte-Marthe.

Le presbytère dans les années 1935 avec la maison du sacristain et le chemin devant l'église.

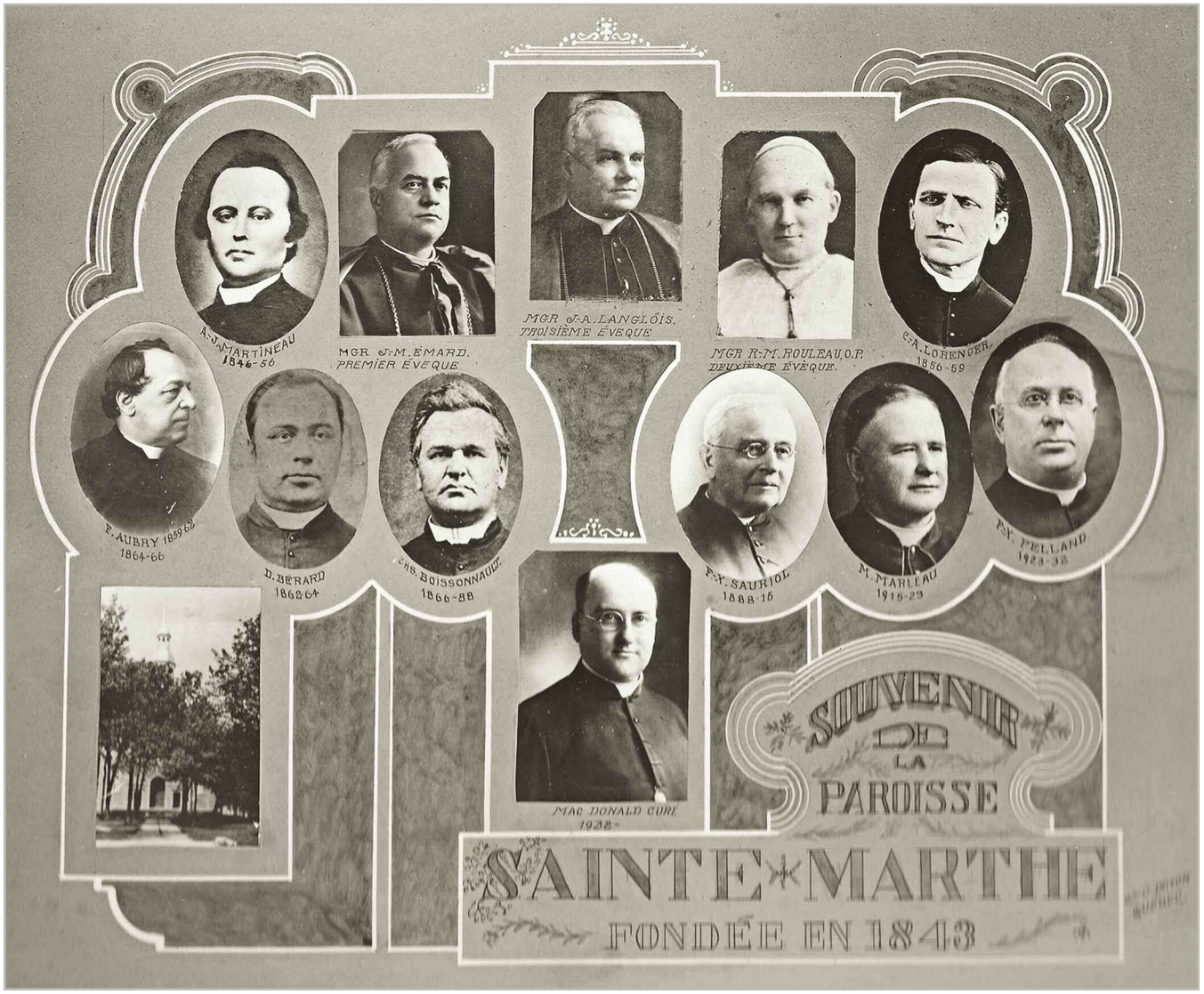
Collection de Paul Felx

Au sein de tous ces mouvements et organisations catholiques, depuis plus d'un siècle, un grand nombre de chrétiens et chrétiennes ont témoigné d'une foi vivante, ont fait rayonner une charité très dynamique et ont exercé des engagements très variés. Ils ont bâti et continuent aujourd'hui à bâtir l'Église de cette paroisse.

L'inauguration de la paroisse de Notre-Dame-des-Champs

En novembre 2006, les paroisses de Sainte-Justine, Saint-Télesphore, Saint-Polycarpe, Saint-Clet et Sainte-Marthe se rassemblent pour devenir la paroisse de Notre-Dame-des-Champs, à partir du 1er janvier 2007.

Nos curés



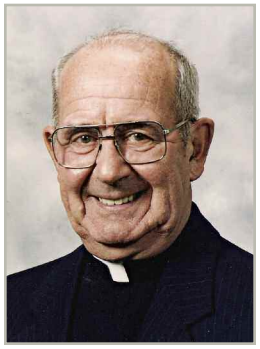
Curés de Sainte-Marthe, de 1846 à 1942 :

M. Alexis-Jessé Martineau de 1846 à 1856;
M. Clément-Alfred Loranger de 1856 à 1859;
M. Fortunat Aubry de 1850 à 1862 et 1864 à 1866;
M. Dieudonné-Lépine Bérard de 1862 à 1864;
M. Charles A. Boissonneault de 1866 à 1888;
M. François-Xavier Sauriol de 1888 à 1916;
M. Maxime Marleau de 1916 à 1924;
M. François-Xavier Pelland de 1924 à 1933;
M. Ronald Donald McDonald 1933 à 1942

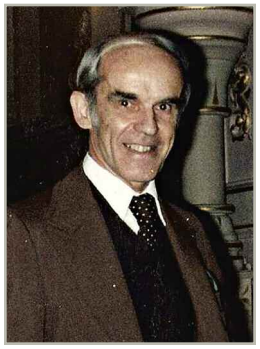
Collection de Heather Farmer-Bertrand

M. Rémi Pilon
de 1942 à 1948
Collection de Jean-Guy Desrochers

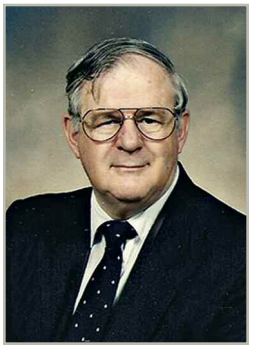
M. Hyacinthe Brais
de 1948 à 1966
Collection de Heather Farmer-Bertrand



M. Anatole Pilon
de 1966 à 1983
Collection de Jean-Guy Desrochers



M. Maurice Lebœuf
de 1983 à 1986
Collection de Jean-Guy Desrochers



M. Gilles Sabourin, c.s.v.
de 1986 à 1998
Collection de Gilles Sabourin

Conclusion

En voulant relater les événements survenus autour de la vie religieuse, quelques célébrations signifiantes, l'implication de nos curés, les changements de la liturgie, les transformations et les améliorations apportées au fil des ans, nous témoignons de la générosité, de l'amour et de la foi des premiers pionniers. Cette paroisse s'est donné une église à la dimension de sa piété et de ses croyances.